

J.P. DELANEY

# TU NOUS APPARTIENS

THRILLER

*traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Jean Esch*

MAZARINE

Cet ouvrage est la traduction intégrale,  
publiée pour la première fois en France, du livre de langue anglaise  
(États-Unis) :  
*PLAYING NICE*  
Édité par Ballantine Books, New York

Cette traduction est publiée en accord avec Ballantine Books,  
marque de Random House, division de Penguin Random House LLC,  
New York

Couverture © Cédric Parisot  
Motif : © Magdalena Russocka / Trevillion Images

© Ballantine Books, 2021

© Éditions Mazarine / Librairie Arthème Fayard, 2023,  
pour la traduction française.

ISBN : 978-2-863-74877-0  
Dépôt légal : septembre 2023

Alors la femme dont le fils était vivant, dit au Roi ; car ses entrailles furent émues de compassion envers son fils : « Hélas ! mon Seigneur, qu'on donne à celle-ci l'enfant qui vit, et qu'on se garde bien de le faire mourir ! » Mais l'autre dit : « Il ne sera ni à moi ni à toi ; qu'on le partage. »

1 Rois 3, 26

# 1

## PETE

C'était une journée ordinaire.

S'il s'était agi d'un récit d'atmosphère ou d'un article de fond, comme ceux que j'écrivais autrefois quotidiennement, la rédactrice en chef l'aurait refusé, rien que pour cette phrase d'introduction. *L'intro doit accrocher le lecteur, Pete*, m'aurait-elle dit en lançant les feuilles sur mon bureau. *Peins un tableau, installe un décor. Rajoutes-en. Dans le journalisme de voyage, plus qu'ailleurs, il faut faire sentir l'ambiance. Emmène-moi.*

Donc : C'était une journée ordinaire à Willesden Green, dans le nord de Londres.

Car le fait est qu'avant qu'on frappe à ma porte, c'était une journée ordinaire. Plutôt agréable pour une fois, je l'avoue. Le soleil brillait, l'air était vif, le ciel bleu. Il restait de la neige sur le sol, cachée dans les coins, mais elle avait cet aspect mou, sucre en poudre, de la neige presque fondue, et aucun des enfants qui affluaient à la crèche et à l'école maternelle d'Acol Road ne daignait mouiller ses moufles pour essayer d'en faire des boules.

À vrai dire, un détail sortait de l'ordinaire. En conduisant Theo à la crèche, ou plutôt en le suivant à l'intérieur (nous lui avions acheté une trottinette pour ses deux ans, un petit machin à trois roues qu'il ne quittait plus), je remarquai sur le trottoir opposé trois personnes, une femme et deux hommes, qui nous observaient. L'homme le plus jeune avait à peu près mon âge, la trentaine. L'autre la cinquantaine. Tous les deux portaient des costumes sombres sous des manteaux de laine foncée, et

la femme, une blonde, était enveloppée dans une sorte d'anorak en fausse fourrure comme on pourrait en voir sur les pentes d'une station de ski chic. Ils étaient trop élégants pour ce quartier de Londres. Puis je vis que l'homme le plus âgé tenait un attaché-case dans sa main gantée. Un agent immobilier, supposai-je, qui montrait à d'éventuels acheteurs les établissements scolaires du coin. La ligne de métro Jubilee va directement de notre station à Canary Wharf, et les prix de l'immobilier chassent même les banquiers de West Hampstead ces temps-ci.

L'homme le plus jeune avait quelque chose de familier. C'est alors que je fus distrait par Jane Tigman, dans les bras de laquelle Zack commençait à s'agiter et à hurler à l'idée que sa mère l'abandonne. Elle n'avait pas encore compris que l'astuce consistait à les laisser entrer seuls dans la crèche, au lieu de les porter, ce qui rendait le moment de la séparation plus brutal. Il y avait sur la porte un mot concernant la Journée mondiale du livre qui n'y figurait pas la veille – bon sang, encore un déguisement à prévoir – et après ça, je dus libérer Theo de son casque, de ses gants, de son manteau et fourrer les gants au fond des poches pour éviter qu'ils ne tombent – je ne m'étais pas encore résolu à mettre son nom dessus –, puis l'aider à suspendre son manteau à la patère, perdu au milieu des autres, avant de m'accroupir à sa hauteur pour un dernier discours de motivation.

« OK, mon grand. Tu vas être gentil aujourd'hui ? »

Il hocha la tête, les yeux remplis de sincérité.

« Voui, papa.

– Alors, pas de chahut. Et chacun son tour. C'est très important. Souviens-toi : on a dit qu'on choisirait le déjeuner chacun son tour. Alors, aujourd'hui, c'est à toi. Et demain, ce sera à moi. Qu'est-ce que tu veux manger à midi ?

– Un smovie myrilles, déclara Theo après un moment de réflexion.

– Un smoothie aux myrtilles, répétais-je. D'accord. J'en ferai un avant de venir te chercher. Allez, amuse-toi bien. »

Je déposai un baiser sur sa joue, et il détala, heureux comme tout.

« Monsieur Riley ? »

Je me retournai. C'était Susy, la directrice de la crèche. Elle avait apparemment attendu que Theo s'en aille.

« Je peux vous parler ? »

Je fis claquer mes doigts.

« Ah, le gobelet. J'ai oublié. J'en apporterai un autre aujourd'hui... »

– Il ne s'agit pas du gobelet. Allons dans mon bureau, vous voulez bien ? »

« Il n'y a pas de quoi s'inquiéter, me dit-elle alors que nous nous installions, ce qui me fit comprendre aussitôt qu'il y avait, au contraire, de quoi s'inquiéter. Simplement, ajouta-t-elle, un autre incident s'est produit hier. Theo a encore frappé un enfant.

– Ah », fis-je, sur la défensive. C'était la troisième fois ce mois-ci. « C'est un problème qu'on a évoqué à la maison. D'après Internet, ça arrive parfois à cet âge, quand les compétences physiques dépassent les compétences verbales. »

Je lui adressai un sourire en coin pour montrer que je n'étais pas idiot au point de croire à toutes les théories éducatives que je trouvais sur la toile, mais que je ne faisais pas non plus partie de ces pères de la classe moyenne qui estiment que, leur fils fréquentant désormais la crèche, ils n'avaient plus besoin de remplir leur rôle de parent ou que, pire encore, ils étaient incapables de concevoir que leur petit chéri avait des défauts.

« Et effectivement, ajoutai-je, il a un léger retard de langage. Mais je suis ouvert à toutes les suggestions. »

Susy se détendit.

« Comme vous le dites, c'est typique d'un enfant de deux ans. Je suis certaine que vous le savez, mais il faut par ailleurs leur montrer l'exemple de ce qu'est un bon comportement. Si votre fils vous voit en colère ou agressif, il en viendra à penser que l'agressivité est une réaction légitime face au stress. Quels programmes regarde-t-il à la télé ? Je crains que même *Tom et Jerry* ne soit pas approprié aux enfants de son âge, du moins tant qu'il n'aura pas franchi le stade des coups. Et si vous-même vous jouez à des jeux vidéo violents...

– Je ne joue pas aux jeux vidéo, déclarai-je fermement. Je n'ai pas le temps, pour commencer.

– J'en suis sûre. C'est juste qu'on ne réfléchit pas toujours aux conséquences de ce genre de choses. »

Elle souriait, mais je voyais presque le mécanisme de la pensée derrière ses yeux : *Pères au foyer = enfants agressifs*. Jamais elle n'aurait demandé à Jane Tigman si elle jouait à *Call of Duty*.

« On travaille aussi sur l'idée de partage, ajoutai-je. On choisit tour à tour ce qu'on va manger le midi, ce genre de choses.

– Eh bien, vous semblez gérer la situation. » Susy se leva pour signifier que la discussion était terminée. « Quant à nous, on va rester attentifs en espérant que Theo surmonte cette phase. »

En quittant la crèche je ne pensais plus, on le comprend, au couple d'apparence aisée et à leur agent immobilier. Je m'inquiétais pour Theo. Pourquoi mettait-il aussi longtemps à apprendre à être gentil avec les autres ? Mais je suis quasi certain, rétrospectivement, qu'au moment où je sortis dans la rue ils n'étaient plus là.

**Affaire n° 12675/PU78B65 :**  
**Déposition sous serment de D. Maguire.**

Je soussigné, Donald Joseph Maguire, déclare sous serment ce qui suit :

Je suis le propriétaire et le principal enquêteur de Maguire Missing Persons, une agence de détectives basée à Londres qui s'efforce de retrouver plus de deux cents personnes par an pour le compte de ses clients. On ne fait pas de publicité. Nos clients s'en chargent.

Avant de créer cette agence, j'étais inspecteur-chef dans la Metropolitan Police, un poste que j'ai occupé pendant treize ans, avant de prendre ma retraite avec le grade d'inspecteur principal.

En août dernier, j'ai été contacté par M. Miles Lambert et Mme Lucy Lambert, demeurant 17 Haydon Gardens, Highgate, N19 3JZ. Ils voulaient que je retrouve leur fils.



# 3

## PETE

De retour chez moi, je branchai la cafetière et j'ouvris mon ordinateur portable. La cafetière est une Jura, mon ordinateur un MacBook haut de gamme. Ce sont les deux seules choses sur lesquelles j'ai insisté lorsque Maddie et moi avons entamé ces conversations difficiles pour savoir lequel de nous deux allait rester à la maison s'occuper de Theo une fois son congé maternité terminé. L'idée était que je travaille de la maison à mi-temps dès que Theo aurait une place en crèche du moins. Grâce à un très bon ordinateur et à une cafetière capable de moudre le café, le statut de père au foyer apparaissait comme une avancée, une nouvelle opportunité, et non comme un recul dans ma carrière.

Bien que je déteste l'expression *père au foyer*. C'est une construction négative, passive, qui traduit l'absence de quelque chose. Quand on dit *mère au foyer*, on parle de mères à temps plein, ce qui paraît tout de suite plus positif. Des mères complètes, des mères sans compromis. *Père au foyer*, ça donne l'impression que vous êtes trop paresseux ou trop agoraphobe pour sortir de chez vous et exercer un vrai boulot. Exactement ce que pensent secrètement un grand nombre de personnes. Pas très secrètement dans le cas des parents de Maddie. Son père, un homme d'affaires australien aux opinions politiques légèrement plus à droite que Gengis Khan, a clairement fait comprendre qu'il me reprochait de vivre aux crochets de sa fille. Ce qu'il exprimerait certainement ainsi : *Ce garçon est un foutu parasite*.

Il fallait débarrasser le petit-déjeuner, trier les ordures, ranger les jouets, et pendant que la Jura vrombissait et crachotait pour moudre le café et émulsionner le lait, je fis tourner une machine et me connectai à DadStuff.

Je viens de voir une affiche pour la Journée mondiale du livre à la crèche de GC. Le 7 mars. Aargh! Quelqu'un a des idées? Je n'ai aucune envie d'acheter un déguisement tout prêt chez Sainos pour éviter les critiques de la mère.

Je reçus une réponse en quelques secondes. Il existe un noyau dur d'une centaine de pères qui restent connectés quasiment toute la journée et rejoignent le forum entre deux tâches parentales. Une fois que vous êtes habitué au jargon (GC et FC signifient « garçon chéri » et « fille chérie », « PP » signifie « premier posteur », alors que « CT » c'est « chère et tendre » et « SJD » « suis-je déraisonnable ? »), c'est très réconfortant de pouvoir poser des questions pour savoir ce que pensent les autres.

La souris de Grufallo, mon pote. Chemise marron, gilet blanc et deux oreilles collées sur un serre-tête. C'est réglé.

C'était Honker6. Je répondis :

Un serre-tête? Ta FC aime peut-être ça, mais nous, on n'en a même pas un.

Greg87 écrivit :

Pourquoi pas Pierre Lapin? Une petite veste bleue, des oreilles en papier sur une casquette de baseball et des moustaches peintes sur le visage?

Greg faisait preuve de sens pratique, comme toujours. Bien vu, répondis-je en essayant de me souvenir si Pierre Lapin s'était déjà rendu coupable d'actes de violence inappropriés que pourrait condamner la directrice de la crèche. Il fallait faire attention avec les romans de Beatrix Potter.

C'est alors qu'on sonna à la porte. Je posai ma tasse de cappuccino et j'allai ouvrir.

Sur le perron se tenait le petit groupe que j'avais aperçu devant la crèche. Ma première pensée fut que ces gens s'étaient trompés, car notre maison n'était pas à vendre. La deuxième fut que ce n'était pas le groupe de la crèche, pas exactement. La femme n'était plus là. Ce n'étaient donc peut-être pas des acheteurs de maison, finalement. Peut-être des militants politiques, voire des journalistes. Ma troisième pensée, celle qui chassa instantanément de mon esprit toutes les autres, maintenant que je voyais de près le plus jeune des deux hommes, celui qui avait environ mon âge, c'était qu'il ressemblait comme deux gouttes d'eau à Theo.

Ses cheveux bruns lui tombaient sur le front en dessinant une virgule rebelle, il avait la mâchoire saillante et des yeux bleus profondément enfoncés ; un petit air sombre et juvénile, adorable chez Theo, mais qui, chez les adultes, m'évoquait toujours le mot « saturnien », sans que je sache pourquoi. Il mesurait plus de 1,80 mètre, il était trapu et large d'épaules. Un physique d'athlète. Il existe une photo de jeunesse de Ted Hughes, l'écrivain, qui foudroie du regard l'objectif, avec la même mèche de cheveux lui masquant l'œil droit. Ce type me rappelait cette photo. Un visage taillé à la serpe dans le granit, mais pas inamical.

« Bonjour. On peut entrer ? demanda-t-il sans préambule.

– Pourquoi ? répondis-je bêtement.

– Ça concerne votre fils. Et je pense vraiment qu'on serait mieux à l'intérieur.

– Bien. »

Il avait des manières si brusques et autoritaires que je me surpris à reculer tout en songeant : Est-ce *son* enfant que Theo a frappé ? Vais-je me faire enguirlander ?

« Euh... café ? » proposai-je en les précédant dans le salon, ou plutôt en reculant de quelques pas de plus.

Comme la plupart des habitants de la rue, nous avons abattu les murs du rez-de-chaussée pour créer une pièce aux dimensions correctes. L'homme le plus âgé fit non de la tête, mais je vis le plus jeune jeter un coup d'œil en direction de mon cappuccino.

« Je moude le café moi-même, précisai-je en songeant qu'une pause-café pourrait peut-être désamorcer la situation.

– Allons-y, alors », dit le plus jeune.

Il y eut un moment de gêne pendant que j'émulsionnais le lait.

« J'ai oublié de me présenter : Miles Lambert, ajouta-t-il quand j'eus terminé. Ce monsieur est Don Maguire. » Il prit la tasse que je lui tendais. « Merci. Si on s'asseyait ? »

Je m'installai dans l'unique fauteuil, et Miles Lambert prit place sur le canapé en déplaçant soigneusement quelques jouets. Don Maguire s'assit sur la chaise de bureau pivotante. Je le vis couler un regard admiratif à mon MacBook.

« Ce n'est jamais très facile de faire ce genre de choses », dit Lambert quand nous fûmes tous installés. Il se pencha en avant, les doigts entrelacés à la manière d'un rugbyman qui tente une pénalité. « Si c'était moi, j'aimerais qu'on aille droit au but, sans baratin, alors c'est ce que je vais faire. Mais préparez-vous à recevoir un choc. » Il prit une grande inspiration. « Je suis navré de devoir vous annoncer que Theo n'est pas votre fils. C'est le mien. »

Je demeurai bouche bée. Les pensées se bousculaient dans ma tête. *Non, ce n'est pas possible*, puis *Voilà pourquoi cet homme ressemble tant à Theo*. Incrédulいた, stupeur, horreur,

tous ces sentiments me paralysaient. En cas de crise, je manque de réflexes, hélas ; c'est toujours Maddie qui réagit au quart de tour.

*Maddie.* Oh, mon Dieu. Cet homme était en train de m'avouer qu'ils avaient eu une liaison ? *C'est ça ? Et moi, je suis le...*

Le mot « cocu », dans toute sa laideur médiévale, percuta mon cerveau comme une météorite. Maddie et moi, on a connu des problèmes. À cet égard, on ressemble à n'importe quel couple, et depuis un an environ, plusieurs fois je l'ai sentie distante. Mais je mettais ça sur le compte du traumatisme lié à la naissance de Theo...

*La naissance de Theo. Concentre-toi, Pete.* Theo est né il y a un peu plus de deux ans. Cette liaison supposée remonterait donc à deux ans et demi. Ce qui est quasiment impossible : Maddie et moi sommes rentrés d'Australie, où nous nous sommes rencontrés, il y a trois ans seulement.

Je m'aperçus que Miles Lambert et Don Maguire m'observaient, ils guettaient ma réaction. Je n'avais toujours pas prononcé un mot.

« Qu'essayez-vous de me dire ? »

Miles Lambert répéta simplement :

« Theo n'est pas votre fils. C'est le mien. » Ses yeux bleus, plongés dans les miens, exprimaient du désarroi. « Je suis désolé, je sais que c'est un choc. Je vous en prie, prenez votre temps. »

Ce fut Don Maguire qui se racla la gorge et ajouta :

« Vous avez l'un et l'autre eu des prématurés, si j'ai bien compris, et les deux enfants ont été brièvement séparés de leurs mères pour être transférés en soins intensifs dans le service de néonatalogie à l'hôpital St. Alexander. Il se peut qu'à un moment donné, au cours de ce transfert, les mauvais bracelets aient été mis aux mauvais bébés. C'est notre hypothèse, en tout cas. »

*Double négation!* me cria la rédactrice en chef. *Les mauvais bracelets et les mauvais bébés!* Ce qui prouve bien que, dans des moments de crise, les choses les plus étranges vous passent par la tête.

# 4

## PETE

« Vous pensez donc que *vous* avez *notre* fils, c'est ça ? »

Dans tout ce chaos, c'était la seule chose que je parvenais à saisir.

Miles Lambert acquiesça.

« Nous l'avons appelé David.

– Et qu'est-ce... »

*Qu'est-ce qui va se passer maintenant ?* voulais-je demander, mais mon cerveau refusait de s'aventurer sur ce terrain.

« Comment vous le savez ? Que les bébés ont été échangés ? »

Miles montra Don Maguire.

« Ce monsieur est détective privé. Il retrouve les personnes disparues.

– Mais comment vous le *savez* ? insistai-je.

– J'ai pris la liberté de récupérer à la crèche un objet qui porte l'ADN de Theo, expliqua Don Maguire d'un air contrit. Je regrette infiniment d'avoir dû faire ça, mais nous ne voulions pas vous infliger un stress inutile au cas où nous nous serions trompés. »

Tout en parlant, il sortit quelque chose d'une enveloppe rembourrée. Le gobelet de Theo, celui que la crèche disait avoir perdu.

« Les résultats du test sont arrivés hier, ajouta Miles. Aucun doute n'est permis. » Don Maguire déposa soigneusement le gobelet sur mon bureau, comme s'il manipulait une porcelaine

anglaise. « Nous souhaitons vous restituer cet objet, bien évidemment.

– Nom de Dieu, vous avez fait analyser l'ADN de mon fils sans ma permission ?

– Techniquement, c'est *mon* fils, corrigea Miles. Mais nous vous prions de nous excuser. C'était nécessaire. »

*Mon fils.* Ces deux mots cognaien à l'intérieur de mon crâne.

« Voici un double des résultats du test, dit Don Maguire en sortant de sa chemise une enveloppe qu'il posa à côté du gobelet. Comme l'a dit M. Lambert, il n'y a aucun doute possible : Theo est bien son fils biologique. »

Theo. J'étais incapable d'imaginer ce que cela pouvait signifier pour lui. Je me pris la tête à deux mains.

Je parvins à demander :

« Qu'est-ce que vous suggérez ? Qu'est-ce qui va se passer ? »

Une fois de plus, ce fut Maguire qui répondit :

« Comprenez bien, monsieur Riley, que nous ne voulons rien vous imposer. Les cas de ce genre sont très rares, il existe fort peu de précédents. Juridiques, s'entend. Et, il n'est pas obligatoire de faire intervenir la justice. Il est préférable que les parents trouvent eux-mêmes une solution.

– Une *solution* ?

– Doit-on procéder à un échange ou laisser les choses en l'état ? »

Ces paroles, saisissantes et binaires, flottèrent dans la pièce.

« Comme je le disais, c'est un choc, reprit Miles. Ça l'a été pour Lucy et moi aussi, même si, évidemment, nous avons eu plus de temps pour nous faire à cette idée. Vous n'êtes pas obligé de prendre une décision tout de suite. Et, bien entendu, vous devriez prendre contact avec un avocat. »

Je le regardai fixement. À l'entendre, il était évident que lui-même en avait déjà consulté un ou plusieurs.

« On attaque l'hôpital en justice, ajouta-t-il. Pas St. Alexander, la clinique privée où Lucy a accouché. Vous pouvez vous joindre à notre action si vous le souhaitez, mais... je le répète tout cela doit être discuté. Rien ne presse. »

Mes yeux se posèrent sur un Duplo rouge près de son pied. Pas plus tard que ce matin, Theo avait fabriqué une mitrailleuse qui n'avait pas résisté longtemps à l'enthousiasme avec lequel il avait voulu combattre mes tentatives pour l'obliger à se brosser les dents. Une vague d'amour me submergea. Et de terreur, face à l'abîme qui venait de s'ouvrir sous nos pieds.

« Voulez-vous voir une photo de David ? » proposa Miles.

Incapable de prononcer un mot, je hochai la tête. Miles sortit de la poche intérieure de sa veste une photo qu'il me tendit. On y voyait un petit garçon assis sur une chaise haute. Il avait des traits fins, des cheveux blonds et des yeux noisette. Je vis immédiatement qu'il ressemblait comme deux gouttes d'eau à Maddie.

« Vous pouvez la garder, si vous voulez, dit Miles. Et si je pouvais en avoir une de... Theo.

– Oui, bien sûr », m'entendis-je répondre

Je regardai autour de moi, mais toutes mes photos étaient sur mon téléphone. À l'exception de celle que nous avait envoyée quelqu'un après un anniversaire, et que j'avais mise sur le frigo avec un magnet. Theo déguisé en pirate. Bandeau sur l'œil, tricorne et sabre en carton, qu'il brandissait en direction de l'objectif, le regard espiègle. J'ôtai la photo du frigo et la tendis à Miles.

« Merci. » Il l'examina un instant, et je vis son regard s'adoucir. « Et ça, c'est moi, ajouta-t-il d'un ton brusque en me tendant une carte de visite. Portable et mail. Contactez-moi quand vous aurez eu le temps de digérer tout ça, d'accord ? Et d'en parler avec Maddie, évidemment. Rien ne presse, je le répète, mais... j'attends. On attend tous les deux. » Il jeta un coup d'œil à Don Maguire et précisa : « Lucy et moi, je veux dire. Le rôle de Don dans cette affaire est terminé. »



Je regardai la carte. *Miles Lambert, P.-D.G. Burton Investments*. Une adresse professionnelle dans le centre de Londres.

Miles se pencha en avant pour ramasser un ballon de foot en mousse, qu'il comprima dans sa main, comme pour tester sa densité.

« Un sportif, hein ? demanda-t-il sur le ton de la conversation. Il arrive à le rattraper ?

– La plupart du temps, oui. Il est très avancé, physiquement. Un peu trop, même, pourrait-on dire. »

Miles haussa les sourcils. J'expliquai :

« Il est parfois trop physique avec les autres enfants de son âge, à la crèche. C'est une chose sur laquelle on travaille.

– Ah oui ? Bah, je ne m'inquiérais pas trop pour ça si j'étais vous. J'étais comme ça au même âge. Ça s'est révélé très utile plus tard, sur le terrain de rugby. Je n'ai jamais entendu personne se plaindre. »

Quelque chose dans la manière dont il avait dit cela – avec tendresse, de façon presque possessive – me fit prendre conscience que, malgré le calme presque surréaliste de cette discussion, je n'étais pas en train de bavarder avec un autre père dans une réunion, je parlais avec le père de mon fils. Son vrai père. Mon monde venait de basculer cul par-dessus tête, et plus rien ne serait jamais pareil.

« Il faut qu'on apprenne à se connaître, dit Miles. Qu'on fasse des présentations en bonne et due forme. Quand vous aurez eu le temps de tout assimiler. »

J'essayai de répondre, mais les mots refusaient de sortir. Il y eut un moment de gêne, pendant lequel je crus que j'allais m'effondrer. Miles fit mine de ne rien remarquer. Il leva la photo que je lui avais donnée.

« Merci pour ça. Lucy sera ravie. Elle aura quelque chose à quoi... se raccrocher. »

Il glissa la photo dans la poche intérieure de sa veste et me tendit la main. Sa poigne était sèche et ferme.

« Essayez de ne pas trop vous en faire. Nous sommes des gens raisonnables. C'est affreux ce qui s'est passé, mais ce qui compte désormais, c'est la manière dont on va gérer la situation. Je suis convaincu que nous trouverons la meilleure solution. En attendant, on vous fiche la paix. »

Don Maguire me serra la main lui aussi, et soudain, ils étaient partis. Miles Lambert n'avait pas touché à son café. Je le versai dans l'évier. Le lave-linge bipa, et j'allai l'ouvrir. Par automatisme, je sortis le linge humide. C'était comme si j'évoluais dans un état second. Sur le sommet de la pile se trouvait un des T-shirts de Theo, jaune moutarde, frappé de ces mots : J'AI DEUX ANS, QUELLE EST VOTRE EXCUSE ? Pendant un instant, j'eus l'impression de sentir son petit corps chaud entre mes mains, ses côtes minuscules qui se tortillaient lorsque je le hissais sur mon épaule, ses jambes qui s'agitaient dans le vide. Des larmes me brûlèrent les yeux, et ma poitrine se souleva, mais je savais que je ne devais pas craquer, pas maintenant. Je devais appeler Maddie.

**Affaire n° 12675/PU78B65 :**  
**Déposition sous serment de D. Maguire. Suite.**

1. Je me suis rendu avec mon client, Miles Lambert, au domicile de M. Riley. Nous l'avons informé que l'enfant qu'il croyait être le sien était en réalité l'enfant de mes clients et que, par conséquent, l'enfant élevé par mes clients était celui de M. Riley.

2. Comme on s'en doute, cette nouvelle a bouleversé M. Riley. À plusieurs reprises au cours de la discussion qui a suivi il a fondu en larmes.

3. Pendant qu'il se ressaisissait, j'en ai profité pour examiner les lieux. Opération facilitée par le fait qu'il s'agissait d'un espace réduit : un salon, une salle de jeux, une cuisine et une salle à manger, tout cela réuni au rez-de-chaussée où nous nous trouvions.

4. Plusieurs indices prouvaient que M. Riley avait du mal à gérer les tâches quotidiennes.

La table accueillait des plats et des assiettes sales et des ustensiles de cuisine. Du linge était éparpillé sur les meubles en attendant de passer à la machine, et deux bouteilles de vin vides étaient posées par terre dans le coin cuisine. En jetant un coup d'œil à l'ordinateur de M. Riley, j'ai remarqué qu'il était connecté à un forum réservé aux pères à la recherche de conseils. (Une enquête ultérieure a confirmé que, sous le pseudonyme de Hometown85, M. Riley avait posté plus de 1 200 messages de même nature.) Un autre onglet était ouvert sur un jeu vidéo. Bien que M. Riley affirme exercer la profession de journaliste free-lance, aucun élément concret ne l'atteste.

5. Mon client a répété plusieurs fois à M. Riley que son épouse et lui souhaitaient résoudre ce problème par le biais de la discussion et d'un compromis raisonnable. M. Riley n'a pas réagi à ces propositions. Quand son attitude est devenue agressive, nous sommes partis.

## 6

# MADDIE

Je suis en réunion avec le client, en train de visionner les vidéos de casting pour une pub Doritos, quand mon téléphone se met à clignoter. Nous sommes en pleine discussion animée – le réalisateur veut des ados branchés, indépendants et mal lunés alors que le client veut des gens sains et souriants –, un débat que j’ai arbitré des centaines de fois, et juste au moment où on est sur le point de tomber d’accord sur le troisième choix du réalisateur, qui est également le deuxième choix du client, voilà que je reçois un appel. Je jette un coup d’œil à l’écran : Pete. Ou plutôt : PETER RILEY. Quand on s’est rencontrés, il y a quatre ans, j’ai enregistré son nom et son prénom dans mes contacts à la fin de la soirée, et bizarrement, je n’ai jamais pris la peine de les changer pour quelque chose de moins formel.

Mon portable étant en mode silencieux, l’appel est renvoyé sur la messagerie. Mais Peter raccroche immédiatement pour rappeler aussitôt. C’est notre signal en cas d’urgence, alors j’invente un prétexte pour quitter la réunion en douce.

« Qu’est-ce qui se passe ? »

– Tout va bien. Theo va bien. Il est à la crèche. C’est juste que... » Je l’entends inspirer à fond, deux fois. « Un homme est venu à la maison avec un détective privé. Il affirme que nos bébés ont été confondus dans le service des soins intensifs de néonatalogie. Alors, il pense que le petit garçon qui vit chez lui est le nôtre et que Theo... Theo... »

Il me faut un certain temps pour comprendre.

« Il suffit de faire un test, dis-je. Un test ADN.

– C'est ce qu'ils ont fait. Il nous en a laissé un double. Mads, ce type ressemblait trait pour trait à Theo. » Un silence. « Je pense qu'il dit la vérité. »

Je ne réponds pas. Malgré ce que vient de dire Peter, je n'y crois pas. Ce genre de choses, ça n'existe pas. Il doit y avoir une autre explication. Mais Pete est anéanti, et il a besoin de moi. Je prends une décision rapide.

« J'arrive. »

J'observe la salle de réunion à travers la vitre. Sur l'écran de la télé, une ado de quatorze ans aux joues trop roses mime l'extase devant le contenu de son paquet de chips de maïs. Le professionnalisme exige que j'y retourne pour m'excuser et expliquer au client que j'ai une urgence familiale, non, non, personne n'est en danger, mais il faut que j'y aille. Pourtant, je ne le fais pas. Presque à mon insu, j'ai établi les priorités. J'envoie un texto à un collègue pour lui demander de me remplacer et je sors de l'immeuble.

Quand j'étais enceinte, j'ai toujours pensé que ce serait moi qui passerais le plus de temps avec cet enfant. Après tout, si on allait avoir un bébé, c'était ma responsabilité : cette grossesse était un accident, qui tombait au plus mauvais moment, à bien des égards. Nous avons même évoqué un avortement, mais je sentais que cette idée mettait Peter mal à l'aise, et j'ai fini par reconnaître que moi aussi. Je ne suis pas toujours aussi impitoyable et pragmatique que mes amis veulent le faire croire. En outre, l'agence de pub internationale qui m'employait avait payé mes frais de déménagements entre Sydney et Londres et offrait également une couverture santé d'un an. En me renseignant, j'ai vu qu'elle incluait les frais de maternité. Au lieu d'accoucher dans un service bondé à l'hôpital public, je pouvais le faire dans le décor luxueux, en comparaison, d'une clinique

de Harley Street, en disposant des services d'une sage-femme attitrée. Césarienne à la demande, présence d'un spécialiste vingt-quatre heures sur vingt-quatre et programme de rétablissement postnatal. Certes, ce serait terrible de penser que la perspective d'être choyée lors de l'accouchement pouvait suffire à motiver un désir d'enfant, mais puisque ce bébé existait déjà, pourquoi pas ?

Avec le recul, je pense que j'avais déjà décidé de le garder et je cherchais un prétexte. Annoncer la nouvelle au boulot n'a pas été facile, bien sûr : j'occupais ce poste depuis moins de quatre mois et je venais leur dire que je prenais un an de congé, mais ils étaient suffisamment adultes pour comprendre qu'ils n'avaient pas le choix, alors autant se réjouir pour moi et m'informer que j'aurais toujours ma place quand je reviendrais.

Bref, tout semblait se combiner ridiculement bien. Hélas, les dieux avaient d'autres projets en tête.

J'étais enceinte de vingt-sept semaines quand Pete et moi sommes allés au mariage de Keith. Si vous ne pouvez pas vous lâcher dans un mariage gay, quand alors ? Plus tard, je n'ai cessé de me torturer à ce sujet. Était-ce à cause de la coupe de champagne que je m'étais autorisée en écoutant les discours ? Ou le fait d'avoir dansé frénétiquement au milieu de tout ce monde sur Aretha Franklin et Madonna ensuite ? (Aujourd'hui encore, je ne peux pas écouter « Respect » sans frissonner.) Ou d'être tombée en revenant des toilettes, quand j'ai trébuché sur la corde du barnum dans le noir ? Le spécialiste m'a dit que ça n'avait sans doute rien à voir avec tout ça, mais étant donné qu'il n'était pas capable de déterminer la cause, comment pouvait-il l'affirmer ?

Le lendemain, j'avais une horrible migraine que j'ai mise sur le compte du champagne, maintenant que je n'étais plus habituée. Mais je me suis aperçue que je n'avais pas senti le bébé bouger depuis un moment, et quand j'ai vomi, ça ne ressemblait pas aux nausées matinales des trois premiers mois. Alors, comme on était

dimanche et qu'on avait à notre disposition une clinique privée dans Harley Street, où exerçaient des sages-femmes expérimentées qu'on pouvait consulter à notre guise, Peter a suggéré qu'on fasse examiner le bébé avant d'aller bruncher dans Marylebone High Street.

De fait, ce projet de brunch a sauvé la vie de notre bébé.

« Je vais faire une écho rapide » s'est transformé en « Je vais demander au médecin de venir voir ». Soudain, quelqu'un a tiré sur un cordon rouge que je n'avais pas remarqué dans un coin de la pièce et je me suis retrouvée entourée de gens. Quelqu'un a crié : « Préparez le bloc ! » On m'a bombardée de questions pendant qu'on m'ôtait tous mes bijoux – d'ailleurs, je n'ai jamais récupéré mon bracelet vietnamien – et qu'on me posait un cathéter. Quelqu'un mesurait mes jambes pour des bas – *des bas!* – et on demandait à Peter de se désinfecter les mains et d'enfiler une blouse s'il voulait assister à la césarienne qu'ils allaient effectuer d'urgence à cause d'un début de prééclampsie. On m'a fait une piqûre pour aider le bébé à respirer et une perfusion pour autre chose, je n'ai pas compris quoi. Puis un chirurgien est arrivé, il a jeté un coup d'œil au tracé et il n'a dit qu'un mot : « Maintenant. » Ensuite, ce n'est plus qu'une succession de couloirs et de visage flous, de charabia. Pas le temps de faire une péridurale, m'a dit un autre médecin. Deux secondes plus tard, j'étais inconsciente.

Je suis revenue à moi dans le silence de la salle de réveil. Pas de bébé qui pleure, pas de Pete, uniquement les bips d'une machine. Et le visage d'un médecin penché au-dessus de moi.

« Votre bébé est vivant. C'est un garçon. »

Dieu soit loué.

« Je peux le voir ? » ai-je réussi à articuler.

Le médecin – je pense que c'était un médecin, je ne voyais que des yeux anonymes au-dessus d'un masque chirurgical – a secoué la tête.



« On l'a envoyé directement à la NICU<sup>1</sup>, dans une ambulance pédiatrique. Il est très petit et très mal en point. »

Ce mot, NICU, m'était inconnu à l'époque, mais j'allais vite découvrir, hélas, les différents niveaux d'urgence des unités prénatales. L'unité de soins intensifs en néonatalogie, la NICU donc, était le plus élevé.

« Mal en point ? Pour quelle raison ?

– Les grands prématurés ont du mal à respirer sans assistance. Ils vont certainement le placer sous respirateur artificiel pour aider ses poumons. » Une pause. « Il se peut qu'il souffre d'hypoxie.

– C'est quoi, ça ? C'est mortel ? Il va survivre ? »

De cet homme que je n'avais jamais vu et ne reverrais jamais, la seule chose dont je me souviens, ce sont ses yeux marron et doux, bien qu'il ait pris la peine de baisser son masque avant de répondre gentiment : « C'est lorsque le cerveau du bébé se trouve privé d'oxygène. Mais l'unité de soins intensifs néonataux de St. Alexander a l'habitude de ce genre de cas, et c'est tout près. Si quelqu'un peut l'aider, c'est eux. »

Je l'ai regardé, horrifiée. Je découvrais que cette jolie clinique qui ressemblait à un hôtel, loin d'être l'endroit idéal pour accoucher, n'était pas du tout équipée pour gérer les urgences de ce type.

Tout était allé de travers. J'étais accablée par le sentiment d'avoir trahi mon bébé. J'étais censée le garder à l'intérieur de moi, à l'abri, pendant encore douze semaines, nom d'un chien. J'étais son système d'assistance respiratoire. Au lieu de cela, mon corps l'avait rejeté, il l'avait recraché dans un monde pour lequel il n'était pas prêt.

« Où est Pete ? ai-je demandé d'une voix enrouée.

---

1. Neonatal Intensive Care unit, unité de soins néonataux intensifs. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

– Votre mari est certainement parti avec le bébé. Je suis désolé... vous n'aviez pas le temps de vous dire au revoir. »

J'avais envie de répondre : *Je n'ai pas besoin de dire au revoir à Pete, et de toute façon, on n'est pas mariés.* Puis j'ai compris. Le médecin parlait de dire au revoir au bébé. Quand je verrais mon fils pour la première fois, il serait peut-être mort et froid.

Je me suis mise à pleurer, mes larmes ruisselaient, tandis que le médecin examinait mon utérus à l'autre extrémité; des larmes de colère et de regret, car j'avais perdu cet être minuscule qui était en moi et qui allait mourir avant que sa mère ait pu le serrer contre elle.

## MADDIE

Je sors du métro à Willesden. Un million de questions se bousculent dans ma tête, alors j'appelle Pete en parcourant les cinquante derniers mètres jusqu'à la maison.

« Le truc, dis-je, c'est que je n'arrive pas à croire qu'on puisse confondre deux bébés de cette manière. Theo était en couveuse, relié à un tas de fils. De plus, il avait un bracelet électronique à la cheville. Ça n'a pas pu arriver.

– Miles a précisé que ce n'était pas St. Alexander qu'il attaquait en justice, mais la clinique privée où sa femme a accouché. Ceci peut peut-être expliquer cela. »

C'est déjà plus plausible. Si deux grands prématurés sont arrivés en même temps à St. Alexander, ils ont peut-être été confondus avant qu'on leur pose le bracelet électronique. Finalement, c'est peut-être vrai.

« Mais tu n'es pas resté avec lui pendant tout ce temps ? Attends, je suis devant la porte. »

Pete m'ouvre en décollant le portable de son oreille.

« Non, pas tout le temps. Il y avait tellement de gens qui s'occupaient de lui, pour installer les tubes, prélever du sang... Plus tard, ils m'ont trouvé une chambre pour dormir. Je ne sais même pas à quel moment on lui a posé le bracelet électronique. »

Pete se mordille la lèvre, l'air hagard. Je sais ce qu'il pense.

« Il fallait bien que tu dormes de temps en temps, dis-je. On a passé des semaines là-bas.

– Oui, mais quand même, je n’arrête pas de m’interroger : comment est-ce possible que je n’aie rien remarqué ? Comment notre bébé a-t-il pu être échangé avec un autre sans que je m’en aperçoive ?

– La vérité, c’est qu’aucun ne ressemblait à des bébés au départ. »

Pete me regarde. Aujourd’hui encore, il n’aime pas évoquer ma réaction à l’hôpital.

« Mads, tu l’as senti. Tu n’éprouvais aucun attachement maternel pour Theo. Tu t’es même demandé à voix haute si c’était vraiment notre bébé. Quelque part, tu *savais*. »

J’hésite, puis je secoue la tête.

« Je n’arrivais pas à établir un lien avec lui non parce que ce n’était pas notre enfant, mais parce qu’il ne ressemblait pas au bébé que j’avais toujours imaginé. Et ils étaient tous pareils. J’aurais ressenti la même chose avec n’importe lequel de ces bébés. Ils... ils me *dégoûtaient*, d’une certaine manière. »

Du moins, c’est ce que je me suis toujours dit. Avec *Tu es une horrible mère* et *Il y a un truc qui cloche chez toi*. Mais à cet instant, malgré la réponse que je viens de faire à Pete, je ne peux m’empêcher de m’interroger : savais-je qu’il y avait un autre problème depuis le début ?

La première image que j’ai de mon bébé, c’est une photo de mauvaise qualité prise avec le portable de Pete et qu’il m’a envoyée quand j’étais encore en salle de réveil. Floue, prise par-dessus l’épaule d’une infirmière ou d’un médecin, elle montrait une petite forme pâle dans une couveuse, un sapin de Noël de tubes et de valves relié à un corps minuscule. Une sorte de papier bulle, d’où sortaient d’autres tubes, enveloppait sa poitrine. J’ai appris par la suite que les médecins l’avaient congelé pour provoquer délibérément une hypothermie afin d’éviter un gonflement

du cerveau. D'autres tubes encore étaient scotchés sur son nez. Il paraissait rachitique, malade, à peine humain.

Quand j'avais neuf ans, notre chienne Maya, un labrador, avait eu des petits. Cinq étaient nés vivants et bien portants, et puis, un long moment s'était écoulé, si long qu'on aurait pu croire que c'était terminé, si elle n'avait pas paru en pleine détresse. Finalement, un dernier chiot était sorti, une toute petite chose sans poils, un oisillon. Très vite, il était apparu qu'il n'était pas assez fort pour se frayer un chemin au milieu des cinq autres qui se ruiaient sur les tétines de leur mère, qui de son côté ne semblait jamais le mettre en bonne position comme elle le faisait avec les autres. Je n'arrêtais pas de repousser les autres chiots pour placer l'avorton devant la meilleure tétine, pour l'inciter à téter, mais il ne comprenait même pas. Deux jours plus tard, il est mort.

En voyant cette photo sur mon téléphone, j'étais encore plus convaincue que notre bébé serait mort lorsque je rejoindrais Pete à St. Alexander. Les paroles du médecin tournaient en boucle dans ma tête : *Il est très mal en point.*

J'étais encore en train de regarder la photo quand Pete m'a appelée.

« J'ai été obligé de sortir, on n'a pas le droit de téléphoner à l'intérieur de la NICU, a-t-il débité d'un trait. Je voulais m'assurer que tu avais reçu la photo.

- Oui, je l'ai reçue.
- Ça va, toi ?
- Il va mourir, hein ? »

Prononcer ces paroles à voix haute me paraissait irréel. Vingt-quatre heures plus tôt, on fêtait le mariage de nos amis, et je ne devais accoucher que dans trois mois. Ce jour-là, j'étais là, dans ce lit, mère d'un enfant presque mort.

Peter parlait d'une voix calme, mais je le sentais, cela lui coûtait.

« Non, pas forcément, Mads. Il y a des bébés encore plus petits que lui ici. Ils disent que les trois prochains jours seront cruciaux. S'il franchit ce cap, il a de bonnes chances de vivre. » Un long silence. « Tu veux que je revienne ? »

– Non. Reste avec lui. L'un de nous deux doit être là-bas.

– D'ac. Mais ils m'ont demandé de leur apporter un peu de ton colostrum. Je serai là d'ici à deux heures, avec un tire-lait.

– Oh, bon sang. »

Mon bébé et moi étions dans deux hôpitaux différents et je n'avais pas du tout pensé au problème de l'allaitement. Pete avait de l'avance sur moi.

« Ils vont congeler ton lait. Ils lui ont mis un tube dans le nombril, relié à un goutte-à-goutte. » Nouveau silence. « Ils nous demandent comment on veut l'appeler. »

*Un nom à graver sur sa tombe.* Cette pensée s'était faufilée dans mon esprit malgré moi. Soudain, tous les prénoms auxquels on avait pensé – des prénoms décalés et amusants comme Jack, Sam et Ed, des prénoms dynamiques et percutants, pleins d'énergie – paraissaient malvenus. Je ne pouvais pas les imaginer inscrits sur une pierre tombale, au-dessus de la date.

« Pourquoi pas Theo ? »

– Je croyais que tu n'aimais pas.

– Je croyais que tu aimais bien.

– Oui, c'est vrai.

– Allons-y pour Theo, alors. »

*Car je ne veux pas donner un prénom que j'aime à un enfant qui va mourir.*

J'étais en état de choc, évidemment. Et il s'est avéré que Theo n'est pas mort. À mesure que les jours passaient et qu'on lui retirait les intraveineuses l'une après l'autre, on s'est autorisé à espérer. Un peu. Finalement, au bout de cinq jours, après avoir

effectué un scanner cérébral, les médecins nous ont annoncé qu'ils étaient raisonnablement optimistes.

Ce qui ne veut pas dire que c'est devenu une partie de plaisir. Les informations en provenance de la NICU que Pete me transmettait quand il venait s'asseoir à mon chevet ne parlaient que de *désats*, d'*apnées* et de *brady* : l'étrange terminologie de l'unité pédiatrique, devenue trop familière hélas.

Désaturation, faible taux d'oxygène dans le sang, à cause des poumons du prématuré incapables de fonctionner sans une aide extérieure. Apnée, absence de respiration, car parfois, malgré la machine qui lui envoyait de l'air dans le nez, Theo oubliait d'inhaler. Bradycardie signifiait que les pulsations cardiaques ralentissaient dangereusement, car souvent son cœur cessait de battre, sans raison, ce qui obligeait les infirmières à lui gratter les pieds ou à lui masser les épaules, tout doucement, pour le faire repartir. C'était comme de la magie disait Pete, émerveillé, de les voir le ramener à la vie de cette façon.

*Retarder l'inévitable*, pensais-je à l'époque.

Toute une semaine s'est écoulée avant que je puisse les rejoindre. Ma césarienne avait mal cicatrisé, et j'avais attrapé un virus. De toute façon, même si j'avais été en état de bouger, on ne m'aurait pas laissée entrer dans un service plein de prématurés tant que je n'étais pas guérie. Finalement, on m'a installée dans un fauteuil roulant, et un taxi m'a conduite à St. Alexander. La très chic clinique privée me refilait à l'hôpital public comme on frotte la semelle de sa chaussure pour retirer une merde de chien.

Je croyais être prête pour la NICU. Pete me l'avait décrite, et j'avais vu des photos sur mon téléphone. Mais rien ne pouvait me préparer à cette réalité. Les lits étaient remplacés par des capsules électroniques de la taille d'un landau. Cela me faisait penser à ces films de science-fiction dans lesquels on voyage à travers l'espace, mais alors que dans ces films, les capsules ont des lignes pures et futuristes, ces couveuses étaient entourées d'un fouillis de fils

électriques et d'appareils. Il faisait chaud et humide, comme dans les vestiaires d'une piscine. Il n'y avait aucune lumière naturelle, et certaines couveuses baignaient dans un éclairage ultraviolet. Ces bébés étaient soignés pour une jaunisse, m'a expliqué Peter. Mais ce qui m'a le plus frappée, c'est le bruit. Il n'y avait pas de pleurs, leurs petits poumons pouvaient juste émettre des vagissements, et de toute façon, la plupart de ces prématurés avaient des tubes dans le nez et dans la gorge, ce qui les empêchait de produire le moindre son. En revanche, la NICU était une cacophonie de bips électroniques, de *ding* et de *dong*. Par la suite, je me suis aperçue que ce n'étaient même pas des alarmes : uniquement des machines indiquant que tout allait bien, et chaque bruit était différent, pour une raison précise. Telles des brebis qui reconnaissent le bêlement particulier de leur agneau dans un champ, les infirmières savaient identifier les sons de leurs patients et réagir en conséquence.

J'ignorais laquelle de ces couveuses contenait mon enfant. Et puis j'ai aperçu Pete dans un coin. La plupart des capsules étaient couvertes d'une bulle transparente, percée de trous sur les côtés. Mais on avait découvert celle à côté de laquelle il se trouvait. Il fixait à l'extrémité d'un tube une seringue qui semblait contenir du lait maternel.

« Là-bas », ai-je dit à l'aide-soignant qui me poussait.

Peter a levé la tête et m'a souri tendrement, sans s'interrompre.

« Maman est là », a-t-il dit en s'adressant à la couveuse.

Je me suis approchée, j'ai regardé à l'intérieur et j'ai vu Theo.

Cela aurait dû être un grand moment. À entendre les gens parler du lien maternel, de ce puits sans fond rempli d'amour exubérant, si, pour une raison quelconque, vous ne vous sentez pas immédiatement et irrésistiblement attirée par votre bébé, c'est que vous avez un problème. Je n'ai rien senti. J'ai eu un mouvement de recul. D'après les comptes rendus positifs de Pete, je m'attendais que Theo ressemble maintenant à un vrai



bébé. Or le visage fripé de cet inconnu semblait avoir cent ans, ce n'était pas celui d'un nouveau-né. Un duvet noir couvrait ses épaules, on aurait dit un petit singe. Jamais je n'avais vu de couches de cette taille, et il était blotti dans une sorte de nid miteux fait d'édredons et de draps. Des électrodes étaient fixées sur sa poitrine et un bracelet attaché autour de sa cheville gauche clignotait en rouge. Un oxymètre, ai-je appris plus tard. Ses bras et ses jambes ressemblaient à des brindilles : les membres d'un bébé victime de la famine.

Un tube en plastique transparent pénétrait dans une de ses minuscules narines, identique à celui dans lequel Pete faisait couler délicatement du lait maternel.

« Ce n'est pas une infirmière qui devrait se charger de ça ? ai-je demandé, inquiète.

– Elles sont débordées. Et puis, j'aime bien m'occuper de lui comme ça. Je me sens utile.

– Vous avez vérifié le pH, Pete ? » a lancé une femme à l'accent irlandais.

J'ai tourné la tête. Une infirmière, brune et jolie, s'adressait à lui par-dessus une couveuse.

« 2,5.

– Bravo », a-t-elle dit. Puis elle s'est adressée à moi : « Vous êtes Maman ? »

J'avais toujours trouvé horripilante cette manie qu'avait le personnel médical d'appeler toutes les mères Maman et tous les enfants Bébé, au lieu de dire la maman et le bébé, mais je sais que c'est de la pédanterie.

« Oui. Maddie.

– Bienvenue à la NICU, Maddie. C'est sûr, ça peut paraître écrasant au début, mais le petit Theo s'en sort très bien. Et Pete est une véritable star. Ah, si tous les maris étaient aussi habiles avec les tubes nasogastriques.

– On n'est pas mariés, ai-je rectifié par automatisme.

– Désolée... tous les compagnons. En tout cas, ne le laissez pas s'envoler, c'est un oiseau rare. »

C'étaient les plaisanteries bon enfant de quelqu'un qui essayait de me mettre à l'aise, je le savais. Mais quelque chose m'agaçait, peut-être parce que je m'en voulais encore de ne pas avoir réussi à porter Theo jusqu'à terme. Et je découvrais que pendant que je me reposais dans une chambre individuelle douillette, Pete, lui, se débrouillait – non, plus que ça, il accomplissait des prouesses dans l'environnement brutal de la NICU. J'aurais pourtant eu tendance à dire que Pete ne brillait pas particulièrement face aux cas extrêmes. Mais plongé dans une telle situation, une situation qui exigeait constance et détermination, il faisait des merveilles. J'aurais dû éprouver de la fierté et de la reconnaissance. En réalité, cela renforçait mon sentiment de culpabilité.

Peter a remarqué que je regardais les moniteurs.

« Au bout d'un moment, on commence à comprendre », a-t-il dit.

Je n'avais même pas envie d'essayer de comprendre.

« Ah bon ? »

Il a désigné l'appareil le plus proche.

« La courbe, ce sont ses pulsations cardiaques, et le gros chiffre, c'est le nombre de battements par minute. En dessous de cent, c'est un brady. Dans ce cas, il faut essayer de faire repartir son cœur avec une caresse ou un tapotement. L'alarme qui se déclenche le plus souvent, c'est la désat. Si tu vois que ce chiffre commence à baisser, vérifie la canule nasale avant d'appeler l'infirmière. Parfois, elle se défait toute seule. »

Je ne me voyais pas faire ce genre de choses.

« Tu l'as déjà pris dans tes bras ? »

– Juste une fois. Ce matin. Avant, sa température était trop instable. C'est une sensation incroyable, Mads. Mais il faut faire attention, à cause de tous ces tubes et de ces fils, évidemment.

Quand il s'est étiré sur ma poitrine nue et qu'il a ouvert les yeux pour me regarder, j'ai eu la gorge serrée.

– Je crois que nous tous aussi. »

C'était encore l'infirmière irlandaise. Elle nous souriait derrière sa couveuse.

« C'est une des plus belles choses dans ce métier : voir un bébé faire du peau à peau pour la première fois. »

De nouveau, j'ai ressenti un léger pincement d'agacement indigne en imaginant Pete torse nu, les larmes aux yeux, et cette jolie infirmière brune agenouillée à côté de lui, pleurant elle aussi. J'ai toutefois pris soin de ne rien laisser paraître. Il semblait important d'avoir de bons rapports avec le personnel ici. Alors, je me suis contentée de dire :

« J'ai hâte. »